

Zeitschrift:	Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber:	Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band:	10 (1953)
Heft:	1-2
Artikel:	Le bibliophile historien malgré lui
Autor:	Magnat, G.E.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-387714

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Brand bei seinem Nebenbuhler in seiner Einbildung zum Anlaß einer verbrecherischen Besitzergreifung des dort gar nicht vorhandenen Unikums werden ließ.» Mit wohlüberlegten Worten setzte nun der gewandte Mann auseinander, daß für die Mordfälle auch keine stichhaltigen Beweise beizubringen seien. In *dubio pro reo*, das Gericht müsse nach reiflicher Überlegung zu einem Freispruch gelangen.

Die Richter zogen sich zurück und erschienen nach kurzer Beratung wieder. Sie konnten der Ansicht des Verteidigers nicht beipflichten und waren zum Schluß gekommen, der Angeklagte verdiene den Tod. Ein Geständnis wiege schwerer als die Spitzfindigkeit des Anwaltes. Das Urteil wurde verlesen. Da brach der Delinquent in Tränen aus. Mühsam erhob er sich. Der Tod sei ihm gleichgültig, schluchzte er, aber daß das Exemplar, das der Anlaß zur Feuersbrunst und zum Tod des Buchhändlers gewesen war, nicht das einzige vorhandene der ersten Auflage sei, diesen Irrtum ertrage er nicht. Untertänig bat er hierauf, man möge ihm das Buch zur Prüfung überlassen. Die

Bitte wurde bewilligt. Kaum hielt er den Band in Händen, so riß er wütend ein Seitenbüschel nach dem andern heraus, zerknüllte, was seine knochigen Finger zu fassen bekamen, und seine Füße trampelten wie rasend auf den zerstörten Resten umher. Der Wutanfall des Angeklagten kam so überraschend, daß niemand sich dessen versah. Und als der verdutzte Verteidiger eingreifen wollte, war sein Schutzbefohlener der Länge nach zu Boden gefallen. Mit röchelnder Stimme brachte dieser stockend und kaum mehr vernehmlich her vor: «Jetzt darf ich ruhig sterben, nun ich weiß, daß mein Exemplar das Unikum ist.»

Der Anwalt, der sich über den Sterbenden gebeugt hatte, las als Einziger die letzten Worte von seinen Lippen ab: «Das Versteck – das Versteck kennt außer mir niemand.» Damit verschied der buchtolle Mönch.

Die Anregung zur vorliegenden Erzählung gab die Legende «El librero asesino», die von Joaquin Guitert y Fontseré in «CURIOSIDADES, leyendas y tradiciones del Real Monasterio de Poblet», Barcelona 1948, veröffentlicht wurde. Der Herausgeber verweist seinerseits ohne nähere Angaben auf den Franzosen Nogier und auf Fernando Patxot als Vorgänger zu seiner Fassung der Legende.

G. E. Magnat / Le bibliophile historien malgré lui

Grâce à la *Stultifera navis*, appelée «bulletin» et en allemand «Mitteilungsblatt» et qui est en réalité une petite revue aussi somptueuse qu’admirable, tout bibliophile suisse peut bénéficier d’une érudition et d’une culture qui n’est actuellement à la portée que de quelques rares *beati possidentes*.

La bibliothèque d’un bibliophile est nécessairement limitée dans la mesure des moyens financiers de ce dernier, et il n’y a aujourd’hui plus guère que les bibliothèques universitaires ou nationales, et peut-être celle d’un Martin Bodmer, qui soient à même de renseigner par le moyen du livre sur la vie des peuples au cours de l’histoire.

Il est vrai que le recueil des textes rares et célèbres publié à la fin du XIXe siècle par M. Jules Le Petit, et au XXe, celui édité par M. Avenir Tchemerzine dans la «bibliographie d’éditions originales», qui grâce à leurs reproductions en fac-similé, placent devant les yeux de leurs lecteurs un texte de ce que la littérature française comprend de plus charmant, de plus beau et de plus immortel.

Ce rôle didactique, notre cher bulletin-revue le remplit admirablement et, grâce à lui, tout bibliophile

qui le lit attentivement – en douter serait une injure – se familiarise peu à peu avec l’histoire des peuples civilisés, à partir du pré-moyen-âge jusqu’à nos jours.

Je préciserai ma pensée en disant que cet enseignement se fait surtout par le moyen des images, de ces merveilleux bois, et gravures du moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes jusqu’à l’apparition de la photographie. Ces illustrations, sans oublier les hors-textes en couleurs, renseignent le bibliophile sur ce qui distingue les hommes d’une époque à l’autre, à savoir leur coiffure, leurs vêtements, leur allure et leurs gestes, voire leur milieu. Que saurions-nous des us et coutumes, de la vie quotidienne, de la façon de manger, de se recueillir de se battre, d’habiter des grands et petits personnages du XIIIe siècle sans «Les Belles Heures» et ce qui touche au XIVe, sans «Les Très Riches Heures du Duc de Berry»?

La vraie érudition, qui est toujours accompagnée d’une grande culture d’esprit, a sa source non seulement dans la connaissance de textes écrits, mais aussi et peut-être surtout dans la vision «en troisième dimension» que nous donnent les images

accompagnant les textes évoquant la manière de sentir et de penser de tel peuple ou de tel continent à tel moment de l'histoire.

J'ajouterai que ce sont les miniatures, plus que les grandes fresques historiques et les tableaux célèbres, qui me paraissent jouer le rôle le plus important dans la formation de ce genre d'historien malgré lui. C'est donc encore le livre, toujours le livre qui enseigne, instruit et éduque en montrant par l'image ce qu'un texte écrit peut, il est vrai, évoquer et suggérer, mais non pas faire revivre sous nos yeux, comme le fait le crayon, le burin ou le pinceau de l'artiste.

J'ai dit que les miniatures sont pour le vrai savoir plus riches d'enseignement que tout autre

témoignage du passé. Or, cela est doublement vrai pour le bibliophile, qui est toujours un homme fin et délicat, non seulement précis, mais minutieux, curieux et délicieusement «stultiferus», en bref, un epicurien des plus distingué, prisant l'anecdote plus que la grande histoire.

Il y a plus. Comme on le sait, tout bibliophile a une mémoire d'éléphant pour les petits détails, souvent plus caractéristiques d'une époque que les tomes de huit cents pages écrits dans une langue souvent obscure.

On peut enfin diviser les historiens en presbytés et myopes – le bibliophile est de ces derniers – et rien ne prouve que les premiers soient supérieurs aux seconds.

P. Speziali / Le logographe d'Euler¹



ans la lettre que le grand mathématicien bâlois Léonard Euler, étoile de première grandeur au firmament scientifique du XVIII^e siècle, adressait le 4 juillet 1744 à son ami Christian Goldbach se trouve, à la suite d'une longue dissertation sur le calcul différentiel, le passage que voici :

«Ich habe vor einiger Zeit nachfolgenden logogryphum entworfen, worin alle characteres Buchstab'en bedeuten und der Text latein ist:

Pxqswlznjdvynstiddkqxhleebfpwdxfgtlzbccfbksodxokfnqlqnxfshejmlckzxhrfujgfhxvzjnbgyxcdgixkoxjmlncoigdxvzflmejnfjjqfangvnylrcxfonbfjalrkwsnbfpjoizoxqknubrosadgiawkcbrbcklofrnjwngszfhgjfcfcfvqjtxeevtbzfyjsbzjmlnbgsqjwglxnuzfkonbcoigdxvurkfjalzxtjnilenfgvcboscfxnnfgnkbcjnnjynxvplgnbfzfoxeedgxbcjcnfsvyvdbhzlnvyxmbcblobbcyfekonbceiobfplwsxzxjfjcnedbhlzqxsfonbcoljssyqfmjeevhleexoixmgicfdnkvtoldxnfbxoscktvpxrnv

Ungeachtet hier die Bedeutung der characterum nicht veränderlich ist, so deucht mich doch, daß dergleichen Schrift nicht leicht dechiffirt werden kann².»

¹ Quoique le contenu de cet article sorte du cadre de nos publications, nous n'avons pas voulu priver nos lecteurs de cette belle leçon de déchiffrement, qui apporte aux collectionneurs d'autographes, à côté de subtiles considérations sur les écritures secrètes, la clef de l'éénigme proposée par notre grand mathématicien Léonard Euler.

² Le texte intégral de la lettre est dans la *Correspondance mathématique et physique de quelques célèbres géomètres du XVIII^e siècle*, par P.-H. Fuss, St. Pétersbourg, 1843, tome I, pp. 278-293.

Nous ne savons si Goldbach a trouvé la clef de ce chiffre, ni si Euler lui a communiqué la solution. Dans leur correspondance ultérieure, du moins dans celle que nous possédons encore, il n'est plus fait mention de ce problème.

Nombreux sont ceux que le logographe d'Euler a intrigués depuis deux siècles.

Ceux que cette question pourrait encore intéresser aujourd'hui en trouveront la solution dans cet article, dont le principal but est de proposer une méthode et de donner des directives à qui-conque viendrait, un jour ou l'autre, à se trouver en présence d'un texte aussi incompréhensible que celui d'Euler et voudrait essayer d'en trouver la clef.

Euler lui-même nous donne déjà trois indications précieuses : le texte est en latin, chaque signe garde la même signification dans tout le message et tous les signes ont un sens.

Il faut d'abord se familiariser avec la physionomie du latin³. Si l'on n'a pas une table indiquant la fréquence des lettres de cette langue, on prendra un texte quelconque d'un millier de lettres, on comptera combien de fois intervient la lettre A, puis le B, etc. et on dressera un tableau de fréquence en %. En rangeant les lettres de l'alphabet par ordre de fréquence décroissante on obtiendra la suite : I E U T A M S N R O D L V C P Q B

³ Il existe une abondante littérature traitant des écritures secrètes. Citons deux ouvrages théoriques parmi les meilleurs : le *Cours de Cryptographie* de Givierge, Paris, 1936, et le *Manuale di Crittografia* de Sacco, 3e éd., Rome 1947. Le second contient une notice historique très intéressante, une liste bibliographique des plus complètes et 28 tables de fréquences, dont une pour le latin.